Document generated on 10/12/2024 3:54 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Une direction artistique à deux têtes au Théâtre PàP
Extraits de correspondance

Patrice Dubois and Claude Poissant

Number 138 (1), 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63165ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dubois, P. & Poissant, C. (2011). Une direction artistique à deux têtes au Théâtre PàP : extraits de correspondance. *Jeu*, (138), 127–132.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Carte blanche

© Marie-Claude Hamel.

UNE DIRECTION ARTISTIQUE À DEUX TÊTES AU THÉÂTRE PÀP

Extraits de correspondance

PATRICE DUBOIS ET CLAUDE POISSANT

En 2003, à l'occasion du 25e anniversaire du Théâtre PàP, *Jeu* publiait un entretien réalisé par Philip Wickham avec le cofondateur et directeur artistique de la compagnie, l'acteur, metteur en scène et dramaturge Claude Poissant[1]. On y revenait sur les grandes étapes et les principaux bouleversements dans l'histoire de ce qui fut d'abord le Théâtre Petit à Petit avant de se scinder en « Petit à Petit » (jeunes publics) et « PàP 2 » (productions pour adultes) en 1992 pour finalement devenir le seul PàP en 1998. Interrogé sur la relation qu'il entretenait avec la relève, Poissant répondait : « Le PàP est une compagnie de création, et naturellement, ceux qui sont le plus attirés par la création, ce sont les artistes de la jeune génération qui amènent de nombreuses idées, qui ne sont blasés de rien, ou qui arrivent en ne se posant jamais la question de savoir si cela a déjà été fait ou non. »

L'interviewé en profitait pour annoncer que le prochain spectacle du PàP serait monté par Patrice Dubois. Après le beau succès de cet *Eveybody's Welles pour tous* qui sera notamment repris en anglais en 2005, Dubois, qui avait déjà participé à la mise sur pied de deux compagnies théâtrales (le Groupe Audubon et Janvier Toupin Théâtre d'envergure), fut invité à devenir codirecteur artistique du PàP en 2007. Il y a, depuis, signé la mise en scène de deux autres spectacles : *la Grande Machinerie du monde*, dont il est également l'auteur (2009), et *Porc-épic* de David Paquet (2010), en plus de jouer dans deux pièces de Larry Tremblay mises en scène par Poissant, soit *Abraham Lincoln va au théâtre* (2008) et *The Dragonfly of Chicoutimi* (2010).

À l'occasion de ce dossier sur la mission artistique et la transmission au sein de notre milieu théâtral, nous avons été curieux de savoir comment s'effectuait au quotidien cet échange intergénérationnel qui débouchera peut-être un jour sur un legs intégral des rênes de la compagnie. Le dialogue suivant est constitué d'extraits de courriels que s'échangèrent Claude Poissant et Patrice Dubois alors que ce dernier sillonnait la province dans le cadre de la tournée du spectacle *Abraham Lincoln*..., au cours de l'automne 2010.

Alexandre Cadieux

1. « Le PàP : la création, encore et toujours », *Jeu* 108, 2003.3, p. 70-83.

De : **Patrice Dubois <cda@theatrepap.com>**
Date **: x octobre 2010**

Il y a maintenant X ans, tu me faisais cette proposition inattendue de te suivre dans le sillon du PàP. Le syndrome de l'imposteur – ce sentiment canado-franco-coloniso-québécois – m'a envahi longtemps. Pourquoi moi, pourquoi pas un artiste plus sociable, plus métissé, plus *autrement* que moi ? Puis je l'ai fait taire, lentement, et quand il se réveille parfois, je l'assomme d'un bon coup de crisse-moi-la-paix.

[…] Je m'attache beaucoup au PàP et je comprends mieux la place que je peux y prendre. Outil formidable de recherche, d'écriture, de fabrication de spectacle, la compagnie ressemble à ce quelque chose que je cherche depuis longtemps. Je m'y sens de plus en plus chez moi et j'ai le goût et la détermination de m'y fondre, de la faire grandir, vivre, évoluer. Je veux donner plus de mon temps à cette compagnie que j'aime, même si (ou parce que) elle est toujours à refaire, à réinterroger, à redéfinir.

De : **Claude Poissant <dga@theatrepap.com>**
Date : **x octobre 2010**

Qu'est-ce qui nous lie, toi et moi, à part tout ça ?
La passion du théâtre, de la scène en général.
Le fait qu'on n'est d'aucune génération, toi entre x et y, moi faux *baby-boomer*.
Le respect, l'écoute, le système nerveux.
Le Montréalais versus le gars du Lac (il faut que je fasse quelque chose sur Montréal).
Aucune compétition réelle.

Et surtout, pas de censure quand on a quelque chose à se dire sur le PàP, sur nos travaux, sur le métier et sur les autres créateurs.

De : **Patrice Dubois <cda@theatrepap.com>**
Date : **x octobre 2010**

Un autre syndrome de l'imposteur m'habite, c'est celui du soi-disant communicateur. Je ne me sens pas à ma place dans la peau du metteur en scène « traditionnel » qui pense à des textes, qui rencontre des comédiens en audition, qui est au café d'en face ou dans le hall du théâtre le soir de la première. J'admire ceux qui le font, toi le premier qui as transcendé ce métier, mais moi je m'y sens un pied dedans, un pied dehors, et ça me fatigue. J'aime le local de répétition, j'aime la réflexion en réunion de production, j'aime la semaine d'entrée en salle.

Et puis il y a que j'aime me retrouver sur la scène, devant le monde, sous les feux, debout, à défendre les idées d'un texte, d'une mise en scène. Je ne veux pas être le plus grand acteur de ma génération, mais je veux monter sur scène pour défendre des choses.

Maxim Gaudette et Benoît Gouin, en loge, lors de la tournée d'*Abraham Lincoln va au théâtre* en 2010. © Benoît Gouin.

De : **Claude Poissant <dga@theatrepap.com>**
Date : **x octobre 2010**

Je lis, je lis, je lis. Du théâtre québécois, français, américain, allemand, roumain, canadien, belge. Je ne sais pas ce que je cherche. Rien ne me satisfait. Trop français, trop vert, pas fouillé, prévisible, trop solo, trop local, pas concerné, pas de direction, construction défaillante, pas de langue, trop de style, trop démagogique, confus à m'y perdre, générationnel, pour ados, conventionnel. Ça ressemble un peu à la saison actuelle, ça ressemble de plus en plus à ce qu'il faut faire et non à ce qu'on aurait peut-être envie de faire.

Je retourne à la Grande Bibliothèque. Ou à la biblio de l'École nationale. Je vais lire, tiens, Lukas Barfus. Un texte qui a pour titre *Der Bus*. Étrange scénario d'horreur sur la foi : une femme en pèlerinage vers la Pologne rencontre divers obstacles humains qui l'empêchent d'atteindre sa destination, mais lui font faire un voyage très éprouvant.

Je suis en train de lire *la Ballade du tueur de conifères* (quel beau titre !) de Rebekka Kricheldorf. Faut-il avoir vécu l'Allemagne de l'intérieur pour en saisir l'essentiel ?

Je repasse dans ma tête celles qu'on a lues avec intérêt :
Marie-Hélène Poitras, Sarah Berthiaume, Marie-Ève Gagnon.

De : **Patrice Dubois <cda@theatrepap.com>**
Date : **x octobre 2010**

La ville de R… Charmant bungalow à vendre. 2 salles de bain, grand terrain aménagé, vue partielle sur le fleuve et les montagnes de Charlevoix. Brique refaite à neuf, voisins paisibles. Proche des écoles, parcs et arénas. Cause de la vente : on en veut une plus grande.
Est-ce que je fais le grand saut ? J'hésite : paysage, qualité de vie, vent du nord-ouest. J'y pense.

J'ai pété les 400 points au bowling. En trois parties. Rien d'extraordinaire. Rien à côté de monsieur Levasseur, joueur étoile de la région, venu s'entraîner mercredi soir en vue du championnat régional de samedi. Bourse et prix à gagner : 1 000 $. Plus 300 $ en cas de partie parfaite. J'embarque avec eux. Une boule, un sac, une serviette et le polo aux couleurs de l'équipe. Garage Bilodeau et frères.

Conférence au cégep. Le métier, cent fois sur le métier expliqué.
Des jeunes brillants, aux yeux étincelants d'espoir. Ils viennent voir le *show* ce soir. On leur reparlera après. Pouvez pas dire que le devoir de démocratisation n'est pas accompli. Par contre, je me dis qu'il doit être accompagné du devoir de détonation, d'explosion, de déformatisation des esprits et de démolition.

Certaines choses ne peuvent plus durer.
Les méthodes politiques, sociales, municipales et théâtrales sont à refaire.
Tout doit être à refaire.
On commence quand ?

De : **Claude Poissant <dga@theatrepap.com>**
Date : **x octobre 2010**

J'ai la nausée de lire. Je crois que je vais écrire à la place. Le pire, c'est que ça me tente terriblement. Je m'en rends compte, cette période accrue de lecture donne parfois la nausée. En novembre surtout. Quand on n'a pas encore de certitude, quand on n'a pas allumé tous les deux.

Qu'est-ce que je cherche ? Un propos, une langue, quelque chose qui me donne envie de fouiller, qui me fait pleurer, des dialogues, une appartenance, beaucoup de monde, de la liberté. Une bombe à poser ? Encore faut-il que la bombe ne soit pas un feu d'artifice. Une petite chose avec peu de mots m'irait tellement bien.

As-tu été voir Otto Dix ? Ça vaut le coup, c'est bon pour la souffrance.

J'écoute l'album de Sufjan Stevens, son nouveau, *The Age of ADZ*. Pourquoi c'est bon... euh pourquoi j'aime ça ? Pourquoi il comble en musique mon désir de théâtre ?

Je revois Fanny Britt rire en regardant le Choinière (*Chante avec moi*). Faudrait les *matcher*, ces deux-là.

De : **Patrice Dubois <cda@theatrepap.com>**
Date : **x octobre 2010**

Je ne veux pas parler pour les autres, mais comme notre métier c'est de les faire parler et qu'il m'arrive d'écouter, je finis par entendre. Et j'entends une fatigue autour de moi. Mes amis, mes proches, mes trentenaires qui ont écrit, rédigé, négocié, monté, joué depuis dix, quinze ans sont fatigués. Pondre des synopsis, coucher des idées, frapper dans le mille continuellement, sans cesse, sans cesse. On finit par se retrouver devant notre propre finitude artistique. À quoi sers-je ? Quel est mon véritable impact ? Est-ce que j'use des mêmes patrons pour coudre continuellement les mêmes chemises ?

Les compagnies sont des machines qui avancent de saison en saison. Des moissonneuses-batteuses qui s'abreuvent aux subventions, carburent aux spectateurs et mangent et mangent sans jachère la terre de l'agriculteur. Si nous sommes confrontés par toutes ces lectures « vides d'un sens » et par notre battue des textes qui nous bousculeraient, c'est parce qu'on se sent une responsabilité, des responsabilités en fait. On sait combien coûte un spectacle en temps, en énergie et en argent. Si ailleurs on monte des « spectacles », au Théâtre PàP on doit dire quelque chose. On n'a pas le choix.

De : **Claude Poissant <dga@theatrepap.com>**
Date : **x octobre 2010**

Formulons pour qu'il n'y ait jamais de formule.
OK, j'improvise un bilan : nous sommes en 2010, ça fait trois ans que t'es là, pis sept ans que t'as fait *Welles*. Le cœur de la démarche du PàP, c'est nous deux. Avec tout ce que ça comprend. Toutes nos connaissances et surtout notre ignorance. Assumée. À combler.
Qu'est-ce qui jusqu'ici a fait le PàP et qu'on ne renie pas ?
Son histoire,
ses étapes,
ses visions changeantes,
son flair, son absolu désir du temps présent,
son regard avant tout sur la dramaturgie d'ici,
son *mix* des générations,
sa volonté de donner un espace de création à de jeunes créateurs,
l'importance de tous les éléments qui font passer de l'idée à l'écriture, puis à l'espace scénique,
les questions sur le jeu,
les questions sur le public,
le désir de rester une entreprise culturelle à l'échelle humaine,
la rogne de ne jamais avoir assez d'argent pour aller au bout de nos fantasmes créateurs et prévoir l'épuisement des ressources,
l'intérêt pour la danse, les arts visuels, l'architecture, le cinéma, la technologie,
l'écœurite des moyens de production et des devoirs de promotion qui déterminent de plus en plus l'objet créé (l'ère Costco),
l'échéancier souple mais obligatoire qui mène à la représentation,
le travail en sections laboratoires,
la conscience que l'équipe actuelle fonctionne très bien, mais qu'elle aurait besoin de plus d'effectifs,
le devoir d'événements privés-bénéfices pour survivre,
l'envie du blogue et son temps introuvable,
la survie en faisant des trucs ailleurs, mais aussi la nécessité de se ressourcer ailleurs pour mieux interroger ce qu'on fait.

Et maintenant, si on dit qu'on ne renie pas tout ça, qu'est-ce qu'on change, corrige, qu'est-ce qui nous manque ? Qu'est-ce qu'un *show* PàP ? Quelque chose de chaud, de bien préparé, de déstabilisant mais d'accueillant ? Ouain. Sommes-nous en train d'entrer dans un moule ? On suit la parade.

De : **Patrice Dubois <cda@theatrepap.com>**
Date : **x octobre 2010**

Entre certaines téléréalités, le courrier du sexe du *Journal de Montréal* et les textes de théâtre que je lis, il y a des ressemblances.

Quoi Patrice ? Tu as osé lire *Le Journal de Montréal* ? Oui, lecteur, mais là n'est pas mon propos.

J'observe que la quête du « soi », avec le « soi » comme outil, pour aller au fond de « soi » est devenu un procédé de construction dramatique très, très, très et partout utilisé. Ça commence à être franchement lourd. On sait qu'il n'est de conquête, fût-elle de soi, qui ne fasse émerger son lot de puanteur. Il y a ainsi beaucoup de sang, d'entrailles, de fausses couches, de sodomie sans lubrifiant, de fuite de l'autre et de viols dans tout ça.

J'en ai marre. J'en ai marre qu'on oublie à ce point « l'autre » dans cet ascension de soi-même.

Le culte du corps, sa dissection anatomique, la transmutation sexuelle, ses mutilations répétées, tout cela est omniprésent. Tout cela est utilisé à satiété par certains scripteurs, rédacteurs en chef, twitteurs et par beaucoup d'auteurs de théâtre. Y a pas mal de monde dans le même spa.
« Moi, moi, moi. Moi mon corps, moi moi, moi. Moi mon orientation sexuelle, moi, moi, moi… »
[…]
J'en ai marre.
J'ouvre la télé.
Je ne sais où dans le monde, sur une île proche de mon tout-inclus l'an passé, le choléra s'est emparé des villageois et se propage maintenant dans les camps de réfugiés. Des êtres humains écopent d'eux-mêmes un microbe assassin comme on tenterait d'endiguer un fleuve qui emporte notre village natal.
Je ferme tout.

Le silence s'empare de la pièce.

De : **Claude Poissant <dga@theatrepap.com>**
Date : **x novembre 2010**

À ce que je vois, nous n'avons pas trouvé d'auteur ni de pièce qui nous défient, nous harcèlent, nous rebutent, nous ravissent, nous cassent la tête, nous bousillent le cœur, prennent leurs mots pour dire les nôtres et vice-versa. Il y a bien quelques teintes dorées dans le bas dos et une famille verbeuse et pétrolifère qui nous titillent. Mais le titillement ne pousse pas en avant suffisamment.

Pas de recette, pas de méthode. Non. Y en a pas.
On va chercher encore.

Répétition du *Dragonfly of Chicoutimi* de Larry Tremblay, mis en scène par Claude Poissant (Théâtre PàP, 2010). SUR LA PHOTO : Daniel Parent, Étienne Pilon, Dany Boudreault, Patrice Dubois et Mani Soleymanlou. © Danny Taillon.

De : **Patrice Dubois <cda@theatrepap.com>**
Date : **x novembre 2010**

Je suis venu à la campagne, mettre un peu de chaleur dans la maison et par le fait même dégeler les mouches qui vrillent dans les vitres comme des connes. Elles m'accompagnent. C'est l'heure des bilans. Probablement parce que les choses paissent. N'arrivent pas en coup de foudre. Latentes. Pourtant les propositions extérieures fusent. Que se passe-t-il avec nous alors ?

J'ai lu et relu les trois pièces de G. L., S. B. et M.-È. G. Trois fois plutôt qu'une. Avec un drôle de sentiment. Je suis en train de chercher une pièce qui va m'intéresser, mais qui devra surtout t'intéresser, toi. Je suis à lire des textes en TE projetant dedans, c'est-à-dire en considérant l'intérêt que j'ai pour eux. Mais à moitié. Qui je suis, moi, pour faire comme ça ? Si un texte t'intéresse et qu'il ne m'intéresse pas, vais-je entreprendre de te dissuader de le monter ? Étrange logique. Tu vois avec la pièce de M.-È. G., c'est ce qui est arrivé : tu y as vu une comédie, j'y ai vu un tourment réaliste sexuellement troublé, individualiste. Mais, au fond, c'est toi qui as raison. C'est ta vision qui l'emporte, puisque c'est toi qui as envie de dire ceci, cela, à la manière de, à ta manière. Je vais arguer quoi, moi, pour dire que ça ne m'apparaît pas fondamental, si toi tu trouves que oui ?

Je crois que je manque d'amour envers certains textes. Pas leurs auteurs, bien sûr. Mais je manque de ce détachement nécessaire qui donne envie de propulser les autres sans penser à soi. Ce qui est, j'imagine, une grande qualité de directeur artistique.

Je suis craintif avant même de les aborder, ces textes, et je cherche pourquoi.

Peut-être parce que je m'emmerde rapidement comme metteur en scène, que je deviens existentialiste trop vite. Je ne tolère pas la réplique simpliste, mais je ne veux pas quelque chose d'hermétique pour autant. Les interminables quêtes-du-soi m'exaspèrent.
Que me reste-t-il ?
La quête de moi-même ? Ouain...

De : **Claude Poissant <dga@theatrepap.com>**
Date : **x novembre 2010**

Ah oui, quand je dis que le metteur en scène est libre, le directeur artistique (pluriel chez nous) doit quand même réfléchir, laisser mûrir ses doutes et les dire. S'il fallait qu'on soit juste impulsif, on ferait trop de gaffes. Si j'étais sûr qu'il fallait faire « tel ou tel texte », je serais un imbécile. S'emballer, réfléchir, échanger, hésiter, rêver, abdiquer, débander, convaincre et décider ensemble.

Bon, je me remets en action physique pour retrouver le sens. L'état. L'état des choses.

Es-tu là demain matin ? Réunion pour la soirée-bénéfice avec les membres du comité ? Après, au PàP, on pourra faire un bilan/diffusion pour *The Dragonfly* ?

De : **Patrice Dubois <cda@theatrepap.com>**
Date : **x novembre 2010**

Ils étaient bons, hier, dans la ville de R… Près de 220 personnes, un diffuseur qui fait bien son travail, un accueil nickel. C'est sûr qu'on les bouscule, c'est sûr qu'on les détourne de certaines habitudes esthétiques, de fond ou de forme. Et puis ? Basta ! On va pas justifier tout ce qu'on fait. Il faut quand même pouvoir les proposer, ces façons autres de faire. Il faut arrêter de se complexer, de se dire qu'on est dans notre « bulle » avec notre théâtre *fucké*. La contre-culture finit toujours par agir sur la culture de masse. Y a qu'à voir les brûleries, les spa-massages, les produits bio en épicerie, Lady Gaga et autres chambres d'hôtel rénovées façon « Plateau » que nous trouvons sur notre chemin. Contre-culture il y a quinze ans, ces produits sont devenus manière de vivre.

Abraham Lincoln dans quinze ans sera devenu trop compréhensible, trop simple, pas assez codifié, trop linéaire. Manière de vivre.

De : **Claude Poissant <dga@theatrepap.com>**
Date : **x novembre 2010**

Donc, selon mes sources, la ville de G… a bien accueilli notre *show*, quoique certains jeunes étudiants aient semblé perdre le fil dans la dernière partie. Quel âge avaient-ils ? Étaient-ils bien préparés ? La rencontre avec eux, après, a-t-elle éclairé un peu le sens de leur dérive ? Ouain...

Bon. Parlons création.

Quand A.-M. C. nous parlait de notre « réseautage » intérieur, celui qui dynamise notre créativité, en contraste avec une logique hiérarchique des choses, une plus grande rhétorique, je me disais que toi et moi, nous n'étions certes pas toujours ainsi. Parfois, nous sommes scolaires, cartésiens et maîtres en logistique. Mais en ce moment cependant, nous maximisons cette manière de taches sur la toile, réflexions par à-coups, abstraction du fil logique. Avec automatisme, anarchie, confusion et liberté pour repères.

Nous avons beau arriver à détacher nos vies privées de nos travaux en cours et de ceux à faire, nous sommes, j'ose croire, absolument conscients que la vie intervient actuellement dans notre mode de création, notre petit manuel volontairement éparpillé (et non égaré) de direction artistique. Loin de moi l'idée qu'on travaille mal, bien au contraire, mais l'échéancier de la saison prochaine et les modes de fonctionnement des autres, Espace GO, nos contrats respectifs avec les autres compagnies, le nombre de lectures de textes que nous faisons, s'enchevêtrent et étourdissent notre pensée comme notre instinct. Épuisant ? Créatif ?

Le nécessaire problème, c'est nous. Dans le sens de nous, nos attentes, nos exigences (considérées, à tort, de plus en plus et partout comme des excès, des caprices), nos volontés de nous dépasser, d'interroger des sujets qui nous happent, de voir un abîme invitant devant nous. Tant mieux, je me dis. Y a un village au bout de la route sinueuse où il faudra nous arrêter pour pondre.

À ce propos, toute constante qui revient sans cesse et qui nous énerve, ne doit-on pas au contraire la fouiller, la comprendre plutôt que la rejeter ? Exemples : les familles sexuellement éclatées, la gémellité, l'autofiction, le trop plastique, les maudits monologues, les *one man shows*, le j'ai-un-flash-je-le-montre-au-public…

Je suis à travailler la pièce de J.-A. R.-B. Je relirai demain le texte de A. L. Comme les matchs d'impro*, les *one man shows*, les jumeaux au théâtre, ça m'énerve. Il y a des jumeaux partout. Y a des jumeaux dans les deux textes précités. Deux écritures brèves, complètement opposées – l'une en spirale métaphorique, l'autre en flèche et en pourquoi –, dont le seul lien est qu'elles sont guidées par des jumeaux. Programme double ?
Bonne Rivière-du-Loup.

*Comme ça m'énerve, je serai maître de jeu à la LIM dans deux semaines : ça s'appelle du masochisme ou de la contradiction ?

De : **Patrice Dubois <cda@theatrepap.com>**
Date : **x novembre 2010**

Une saison « jumeaux », une saison jumelle ?
Le texte de A. L., malgré ses jumeaux, parle surtout de dissociation, de séparation, d'éloignement. Les personnages conduisent un char allégorique destiné à s'écraser dans le mur. On dit ici que les choses vont mal et on suggère qu'elles finiront aussi très mal. Si, dans *Cabaret Neiges Noires*, on disait que le pire s'en venait, ici on dit qu'il est arrivé. Et qu'il n'y a plus d'issue à l'édifice qui brûle.

Dans le texte, *les C… P…*, on s'enorgueillit de soi-même, cherchant dans la séduction, la dérive sexuelle et l'esclavagisme tout confort à se développer, se rendre intéressant, se sortir d'une torpeur banlieusarde terrible.

Après la ville, après les banlieues parisiennes koltésiennes, le 450. Il a tué le Ludo de *Je voudrais me déposer la tête* et il poursuit sa course, tuant tout le monde. *Fuck* l'idéal américain de la banlieue autocratique, blanche, en Canexel préfabriqué.

Kids wanna be so hard
But in my dreams
we're still screamin'
and runnin' through
the yard
And all of the walls
that they built in the
seventies finally fall
And all of the houses
they built in the
seventies finally fall
Meant nothin' at all
Meant nothin' at all
It meant nothin'
– Arcade Fire

Je voudrais me déposer la tête, adapté du roman de Jonathan Harnois et mis en scène par Claude Poissant (Théâtre PàP, 2007).
SUR LA PHOTO : Francis Simon T. Poirier.
© Dominique Chartrand.

Dans le projet que je développe avec P. D., on dessine un personnage qui a agi par conscience humanitaire. Un personnage récalcitrant qui a posé une bombe sur le monde en perdition. Un Donatien Marcassilar qui agit au nom de sa société, de sa civilisation victime du progrès après lequel elle court. Et non seulement en son nom personnel. P. D. propose non pas des solutions mais au moins une « action ». Un geste posé. Sachant ce que chacun sait – ou prétend savoir – sur le monde dans lequel on vit, il dit : « Que fait-on alors pour que ça change ? »

Solution. Mais pas consensus. Théâtre extrémiste, à gauche, à droite, mais quelque part, pas *entre les deux*.

Est-ce que les artistes sont là pour être, comme ce qui est en train de se passer, des cousins et des cousines gentils qui tanguent gentiment sans érafler du nord au sud, justifiant chacun de leur geste, chacune de leurs poses ? À l'heure des discussions publiques, des *making of*, des explications constantes dans les demandes de subs, du *vendage* de salade aux soirées-bénéfice, nous justifions notre existence non plus par les gestes, mais par l'analyse de nos démarches. Le « ce pourquoi ». Et finalement la « démarche » est... boiteuse.

Texte de femme : oui je le veux. Elles sont dures, les femmes. Solides et dures. Leur féminité est tellement modelée, démodée, voilée, spoliée. Je le veux bien. Programme double, tu dis ? Je suis dans le coup de gueule, là, pas dans la faisabilité comptable.

Anyway on est dans notre bulle, je te dis, Claude, dans notre bulle. On vit dans une société qui n'est pas préparée à écouter, à ressentir, à réfléchir. L'éducation ne s'est pas faite. Les formes théâtrales que nous voulons exploiter doivent être draconiennes. Uniques. Pas repliées sur nous, tournées vers l'autre. Mais en n'oubliant pas que c'est une bulle. Comme les rampes d'accès aux handicapés. C'est là, mais ça sert une minorité. Mais c'est là. Mais ce doit être là. Mais.

J'explique chaque jour notre démarche, depuis deux mois, trouvant dans les yeux de mes interlocuteurs un doute, une incertitude. Cassons. Paf. Un pouce de liberté sera conquis. ■

THÉÂTROGRAPHIE DU THÉÂTRE PÀP 2003-2011

La Grande Machinerie du monde, écrite et mise en scène par Patrice Dubois (Théâtre PàP, 2009). SUR LA PHOTO : Sophie Cadieux. © Marie-Claude Hamel.

Le Traitement de Martin Crimp, mis en scène par Claude Poissant (Théâtre PàP, créé en 2005). SUR LA PHOTO : Francis Ducharme et Catherine Trudeau, dans un extrait du spectacle présenté à l'occasion des 30 ans de la compagnie. © Dominique Chartrand.

Porc-épic de David Paquet, mis en scène par Patrice Dubois (Théâtre PàP, 2010). SUR LA PHOTO : Geneviève Schmidt et Marika Lhoumeau. © Danny Taillon.

2003

EVERYBODY'S WELLES POUR TOUS
TEXTE : Patrice Dubois,
en collaboration avec Martin Labrecque
MISE EN SCÈNE : Patrice Dubois
Pièce reprise au Québec et en France en 2004, puis à Montréal et en tournée québécoise en 2007
Voir la critique d'Hélène Jacques : « Biographies fragmentaires d'un cinéaste et d'un conférencier », *Jeu* 111, 2004.2, p. 10-13.

2004

LOUISIANE NORD
TEXTE : François Godin
MISE EN SCÈNE : Claude Poissant
Voir la critique de Pierre Popovic :
« Les abandonnés », *Jeu* 112, 2004.3, p. 7-11.

2005

EVERYBODY'S WELLES (version anglaise)
Produit avec le Théâtre Leanor et Alvin Segal (Centre Segal des arts de la scène au Saydie)
TEXTE : Patrice Dubois,
en collaboration avec Martin Labrecque
MISE EN SCÈNE : Patrice Dubois

LA PETITE SCRAP
TEXTE : Dominick Parenteau-Lebeuf
MISE EN SCÈNE : Marc Béland
Voir la critique d'Alexandra Jarque : « Soirée meurtres et martyres », *Jeu* 115, 2005.2, p. 36-40.

LE TRAITEMENT
Produit avec le Festival de théâtre des Amériques (FTA)
TEXTE : Martin Crimp
MISE EN SCÈNE : Claude Poissant
Pièce reprise à Montréal en 2007
Voir les commentaires d'Hélène Jacques dans son article consacré à l'édition 2005 du FTA : « Le malheur des uns, le bonheur des autres », *Jeu* 117, 2005.4, p. 45-57.

2006

LA ROBE DE MARIÉE DE GISÈLE SCHMIDT
Produit avec Singulier Pluriel
TEXTE ET MISE EN SCÈNE : Julie Vincent

COUCHE AVEC MOI (C'EST L'HIVER)
TEXTE : Fanny Britt
MISE EN SCÈNE : Geoffrey Gaquère
Voir la critique de Jessica Ravacley : « Montréal, le mercure sous zéro », *Jeu* 122, 2007.1, p. 19-21.

2007

JE VOUDRAIS ME DÉPOSER LA TÊTE
TEXTE : Jonathan Harnois,
d'après son roman du même titre
MISE EN SCÈNE : Claude Poissant
Pièce reprise en tournée au Québec et en Ontario en 2008 et 2009

2008

ABRAHAM LINCOLN VA AU THÉÂTRE
TEXTE : Larry Tremblay
MISE EN SCÈNE : Claude Poissant
Pièce reprise à Montréal et en tournée en 2010
Voir la critique d'Aurélie Olivier : « Les matriochkas de Larry Tremblay », *Jeu* 129, 2008.4, p. 7-11.

CEUX QUE L'ON PORTE
TEXTE : Andrew Dainoff
MISE EN SCÈNE : Vincent-Guillaume Otis

2009

LA GRANDE MACHINERIE DU MONDE
TEXTE : Patrice Dubois, d'après une idée de Patrice Dubois et Martin Labrecque
MISE EN SCÈNE : Patrice Dubois

ROUGE GUEULE
TEXTE : Étienne Lepage
MISE EN SCÈNE : Claude Poissant
Pièce reprise à Québec en 2010, à l'occasion du Carrefour international de théâtre
Voir l'article d'Hélène Jacques : « Consensuelle provocation », *Jeu* 135, 2010.2, p. 84-89.

2010

PORC-ÉPIC
TEXTE : David Paquet
MISE EN SCÈNE : Patrice Dubois
Voir la critique d'Aurélie Olivier : « Jour de fête », *Jeu* 136, 2010.3, p. 29-30.

THE DRAGONFLY OF CHICOUTIMI
TEXTE : Larry Tremblay
MISE EN SCÈNE : Claude Poissant
Pièce créée dans le cadre du Festival TransAmériques et reprise à Montréal en 2011
Voir la critique de Marie-Andrée Brault :
« "It's a question of fitting" », *Jeu* 137, 2010.4, p. 126-127.